

1 – Pourquoi la forme théâtrale ?

Nous trouvons la « résurrection » de Jésus dans les écrits du Nouveau Testament, puisque la foi en lui en est l'objet. Il faut rappeler spécialement les *épîtres* de Paul et les *évangiles*, les premières pour l'annonce de Jésus-Christ comme médiateur de Dieu pour le salut du monde, et les seconds pour la narration des événements principaux de sa vie. Ceux-ci concernent sa naissance comme fils de Dieu, la prédication de la bonne nouvelle, sa mort en sacrifice expiatoire des péchés, et sa résurrection qui le proclame Christ, Sauveur et Seigneur du monde.

La résurrection n'est jamais saisie dans son événement, puisque personne n'en a été témoin, mais est décrite dans le contexte de sa croyance, à partir d'indices comme le tombeau vide, ou de signes et d'apparitions du ressuscité.

Le propos de mon drame est de transposer le fait de la résurrection des textes qui l'annoncent à un drame qui le représente. Cette transposition ne pose pas problème en elle-même, puisque le théâtre est un genre littéraire, mais elle s'est imposée à moi à cause de problèmes survenus à la lecture des textes qui m'ont conduit à les soumettre à une critique. C'était le signe que je n'avais pas trouvé en eux la cohérence et la clarté nécessaires pour leur compréhension.

On peut cependant se demander pourquoi, voulant soumettre ces textes à une critique, j'ai eu le propos de les repenser et de les réécrire sous forme théâtrale. Ne suffisait-il pas de les analyser en les faisant passer au crible de la dialectique ? Pourquoi le recours à une articulation dramatique ? Quelle aide cette forme pouvait-elle apporter à la dialectique ? Voici quelques-unes des questions qui me vinrent à l'esprit.

Lorsqu'on soumet un texte à une analyse critique, on ne porte l'attention que sur lui, pour le dévoiler dans sa logique et dans sa cohérence ; quant aux auteurs, on les ignore. Quant à nous, qui voulons analyser le texte, nous mettons en veilleuse notre individualité pour ne prendre conscience de nous-mêmes qu'en fonction de notre capacité logique. Dès lors, si on trouve que le texte ne s'appuie pas sur des principes objectifs et logiques mais sur des supports subjectifs et existentiels, on le rejette : il n'a pas le droit d'exister et n'existe donc que comme faux-document.

C'est à cette conclusion que j'étais arrivé à l'issue de la lecture des textes sur la résurrection de Jésus. En effet, puisqu'ils ne présupposent aucune perception de l'événement et ne font pas appel à des preuves mais

à des indices et à des signes tout à fait équivoques, leurs affirmations sont gratuites et sans fondement. Pour affirmer que le mort sort lui-même du tombeau, il faudrait reconnaître que les principes de raison ne sont plus valables, et donc que l'homme ne possède pas la faculté de jugement. Étant des faux, ces textes n'ont pas droit à l'existence : ils ne doivent pas exister et on les supprime mentalement.

Cependant on ne peut nier qu'ils sont là depuis longtemps, paroles attachées à un texte, paroles écrites par des hommes, pensées par des hommes. Cela est troublant et surprend, car cela nous oblige à affirmer qu'on peut penser et écrire en-deçà des principes de vérité et contre eux. Mais par quels critères ? Voilà le problème.

Dès lors, j'ai cessé de fixer mon attention sur les principes logiques de cohérence pour rechercher les auteurs des récits et les motivations de leur récit, à partir des problèmes existentiels, culturels, sociaux et spirituels de leur siècle. Or qui pouvait me faire connaître leurs motivations, si ce n'est eux-mêmes ou ceux qui les considèrent comme témoins ? Ayant trouvé ces personnes, j'ai pu les situer dans leur temps, avec leurs soucis et leurs problèmes, et retrouver leurs motivations.

Mais il fallait changer de genre littéraire, et le théâtre m'en offrait la possibilité. J'ai circonscrit alors un espace dans la dimension de ma pensée, pour y appeler ces personnes afin qu'elles puissent se rencontrer :

déguisées en personnages, elles pourraient dialoguer sur les problèmes qu'ils agitent dans les récits. Quant à moi, je devais intervenir de façon plus subtile, non pas déguisé en personnage mais « en esprit », en donnant aux personnages âme et jugement. J'entre donc en eux pour les personnaliser, afin qu'ils puissent se juger non par les critères de jugement de leur existence historique mais par ceux de mon siècle. Sujets d'un siècle passé, ils deviennent personnes actuelles, vivantes, dans mon siècle, comme s'ils avaient grandi en suivant l'évolution de l'homme.

La scène est donc le point de rencontre des deux individus, celui du passé et celui du présent qui, en le personnifiant, le « met à l'heure » dans le processus du temps de croissance de l'homme. La fonction du théâtre va donc au-delà de son rôle littéraire : il rend possible non seulement que l'homme du présent juge celui du passé, mais que celui-ci se juge d'un jugement propre à lui-même comme homme du futur.

J'ai même pensé que, pour faire reconnaître que Jésus n'était pas ressuscité, je devais les ressusciter ! Mais est-ce que le piège littéraire dans lequel je faisais ressusciter les auteurs du passé correspond à celui qui fait ressusciter Jésus dans le récit ? Piège non pas fondé sur un jeu d'illusions mais sur un fondement psychologique, sur une révolte du mortel contre cette épée de Damoclès qui pend au-dessus de lui ? *Commedia dell'arte* avait-on dit jadis de la nécessité de jouer l'existence pour

mieux la vivre, *arte della commedia* pourrait-on dire du jeu d'un théâtre qui permet aux individus de revivre

leur passé et de faire revivre ce passé en eux.

2 – Un regard sur l'argumentation des textes

Soumettons le récit à une analyse critique très rapide (1).

Comme je l'ai dit, la résurrection est objet de leur récit sans qu'ils aient pu avoir pour autant une expérience de son événement. Ils en parlent parce que leurs sources orales le rapportent, et ils cherchent à convaincre le lecteur de son existence par des indices et des signes.

L'indice fondamental est que des femmes, allées le matin au sépulcre, trouvent la pierre du tombeau déplacée et le tombeau vide. Seule Marie de Magdala prend conscience que le corps de Jésus a été emporté, les autres s'étonnent en pensant qu'il s'agit d'un miracle de résurrection. Cela est confirmé par des anges, qui ordonnent aux femmes d'annoncer la nouvelle aux disciples. Dans l'évangile de Jean, Marie pleure parce que le corps a été emporté, l'empêchant de l'oindre. Mais Pierre et Jean viennent au tombeau et y trouvent les signes de la résurrection : Pierre voit les bandelettes éparses par terre, signe que Jésus s'est délié lui-même, Jean que le suaire qui couvrait le visage du mort est plié dans un coin car Jésus l'aurait plié pour donner un signe de sa résurrection.

Aux signes suivent des apparitions à Maria, à Cléopas, aux Onze, à Thomas et encore aux Onze. Ceux à qui il apparaît ne manifestent aucun doute sur la présence réelle de Jésus, avec son corps. Le seul qui doute et n'est disposé à croire que s'il réussit à toucher de son doigt les blessures de Jésus est Thomas. Constaté que Jésus peut leur apparaître comme un étranger, pour se faire reconnaître ensuite, ne leur pose aucun problème, pas plus que le fait qu'il disparaisse comme un esprit, ne manifeste aucune résistance aux corps ni pesanteur. Au contraire, tout ce qui aurait dû susciter des doutes est expliqué par un miracle, à savoir que Dieu les a rendus aveugles ou que le Christ lui-même a changé d'aspect... Refoulement psychanalytique, ou jeu de prestidigitation ?

La résurrection s'accomplit par un *a priori* qui se confond avec l'absolu. Jésus doit ressusciter, c'est un postulat de l'existence, du pardon des péchés, de la compréhension des Écritures. La résurrection a besoin de signes et non de preuves !

Au point qu'on peut oser affirmer que le fait que Joseph d'Arimatee donne son tombeau est une hypothèse

rhétorique permettant le déclenchement du récit de la résurrection.

Mais d'où les écrivains ont-ils pris cette résurrection ? Du Christ des Écritures, semble-t-il, mais l'analyse des textes montre qu'ils ont trouvé que le Christ des Écritures ressuscite

parce qu'ils croient que Jésus est ressuscité !

Tout dérive probablement de la théologie de Paul, selon laquelle le sauveur révélé n'est pas directement le Christ, mais Jésus en qui la révélation du Christ des Écritures trouve sa compréhension et sa vérité.

3 – La structure du texte des évangiles

Mais ces intrigues du texte sont structurales. Il convient donc de jeter un regard rapide sur la structure des évangiles.

Dans le prologue de son évangile, Luc affirme que sa narration rapporte les événements concernant Jésus, selon le témoignage oculaire de ses disciples. Dès lors, il faudrait conclure que les évangiles ont une valeur historique, l'évangéliste se portant garant de l'authenticité des informations, garantie valable aussi pour les évangiles de Marc et de Matthieu.

Mais Jean, le dernier évangéliste, présente un autre caractère des évangiles : ils ont été écrits afin qu'on croie que Jésus est le Christ. Cette affirmation implique que les évangiles sont des narrations plus complexes que ce que Luc affirme : non seulement ils parlent de Jésus, mais ils exposent les raisons pour lesquelles on doit croire que Jésus est le Christ. La foi dont parle l'évangéliste implique une double connaissance, celle de Jésus et celle du Christ, le

premier étant une personne de l'histoire et le second un personnage connaissable par les Écritures. La foi est donc un jugement de valeur aboutissant à la reconnaissance que Jésus est le Christ des Écritures : « Jésus est le Christ » s'exprime par « Jésus-Christ ».

Comment les évangiles parviennent-ils à conduire leur lecteur à ce jugement ? Soit en mettant une parole ou une action de Jésus sous l'éclairage d'un passage messianique, les présentant comme son accomplissement réel et historique, soit en représentant un acte de Jésus non pas comme il a réellement été perçu, mais reconstitué sur le modèle de la parole biblique, soit par le refoulement de l'acte phénoménique remplacé par un acte christique.

En bref, on peut affirmer ou interpréter la parole biblique comme signifiant l'acte de Jésus. Sur quel principe ? Sur des similitudes, des assonances, des analogies, déterminées par la conviction de principe que Jésus est l'accomplissement du Christ

des Écritures. Il ne s'agit pas d'une argumentation, mais d'une valeur existentielle. Jésus est ressuscité dans la mesure où il est vécu comme salut

dans la conscience. Bref, l'identité est existentielle et non ontologique, dans le vécu de la conscience et non dans l'être.

4 – Du récit au drame

C'est le moment de quitter le récit pour passer au drame, mais avant d'exposer celui-ci je crois nécessaire d'évoquer le passage du récit au drame.

Pour le composer il fallait entrer comme sujet critique dans le récit, pour appeler les actants à se déguiser en personnages pour un dialogue dialectique entre eux. M'était-il possible d'entrer dans le récit ? Je dirai que le moment m'était propice, car je savais que le récit, n'étant régi que par des motivations existentielles, n'était pas la narration d'un événement mais d'imaginations vécues. Jésus était mort, et on ne pouvait pas douter de sa mort !

Le tombeau vide avait suscité la foi en sa résurrection, mais il ne pouvait pas la garantir ; les signes de la résurrection non plus, puisqu'ils étaient équivoques. Quant aux apparitions, étant des phénomènes intérieurs à la conscience, elles ne pouvaient s'appuyer sur aucune preuve de leur réalité, elles posaient le problème de la résurrection sans en donner la solution. Jésus lui-même assurait de sa résurrection par sa présence, mais il n'était présent que

par son apparaître, ses déclarations ne pouvaient pas faire sortir de l'illusion.

Cependant ils y crurent, sauf Thomas, le disciple « lent à croire », qui demanda comme signe une preuve : « *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai point* ». Voulait-il croire, ou voir qu'il était ressuscité ? en d'autres termes le reconnaître par une démonstration certaine et non par la foi en son apparaître ou en sa parole ? Sans doute exigeait-il une démonstration, le seul parmi les actants du récit qui, pour croire, exigeait la preuve de la crédibilité de sa présence, preuve qui ne pouvait venir que de la raison. Mais son consentement pouvait-il être qualifié de foi ?

Huit jours après, Jésus apparaît de nouveau aux Onze, il s'adresse à Thomas et lui dit : « *Avance ici ton doigt et regarde mes mains, avance aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule mais crois* ». Et Thomas croit : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » A-t-il vraiment cru ? Sans doute !

Parce qu'il a vu mais pas regardé les plaies dans ses mains, qu'il n'a pas mis sa main dans son côté et qu'il a reconnu qu'il était ressuscité sur sa parole, Jean pouvait apporter la foi de Thomas comme preuve à ses lecteurs que son évangile était écrit pour qu'on croie que Jésus est le Christ, qu'on ne le reconnaisse pas par une démonstration mais sur sa parole, sur son apparaître Christ.

Le récit peut donc se clore, et il n'est plus nécessaire que Jésus apparaisse encore, ou qu'il cherche à montrer d'autres signes. Il n'est pas non plus nécessaire que, pour croire, Dieu « aveugle » les voyants parmi les disciples de Jésus, puisqu'ils sont tous aveugles, jusqu'aux « incrédules » (*apistos*) qui demandaient une preuve. Thomas aussi peut s'en aller, puisqu'il n'y a plus de raison en lui car il l'a offerte en sacrifice par l'acte de foi : pour voir, il a accepté d'être aveugle !

C'est cette attitude de Thomas qui a ouvert dans le récit la brèche qui m'a permis d'y entrer. En effet, dans tout le récit, Thomas était le seul

actant à laisser le récit en tension entre la résurrection et le vol du corps. Quand il croit, le récit n'offre plus aucune ouverture, Thomas devient l'exemple de l'effacement de la raison devant la foi.

Je me suis introduit dans le récit à travers cette brèche non pour le détruire, mais pour appeler ses sujets à se réunir sous le déguisement de personnages pour engager une discussion critique.

Mais pourquoi avoir instauré ce dialogue ? Pourquoi faire passer les actes du récit au théâtre ? Je répondrai avec franchise que c'est par le fait que je suis lecteur et que, comme tel, je réponds au récit en agissant comme je pense et comme je suis, d'autant plus que la question des motifs de crédibilité était pour moi des plus pressantes. Déjà, dans ma première année de théologie à l'*Angelicum* de Rome, je m'étais opposé à la thèse, exposée par un professeur français disciple de Garrigou Lagrange, disant que la foi n'a pas besoin de preuve puisqu'elle se rend crédit par elle-même.

(1) Pour une analyse détaillée, voir sur ce site *Les apparitions dans les évangiles*, étude d'Ennio Floris (1981).